

# Les Loisirs

**AUTO**  
**L'ASTRA, VOITURE DE L'ANNÉE**

Lire en page 34

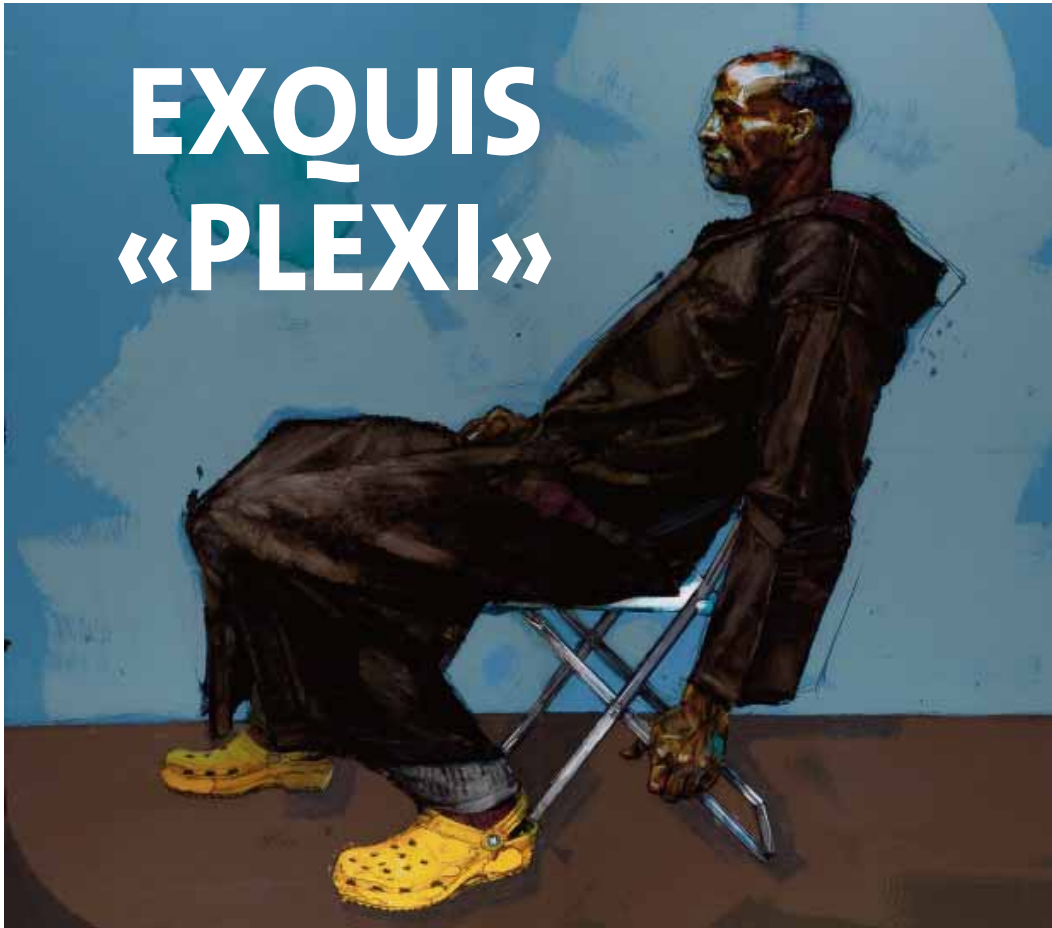


Photo : @laurence esnoil gallery

Le musée national d'Histoire et d'Art présente un maître du dessin, l'Américain H. Craig Hanna. Un peintre qui remet la figuration au goût du jour, grâce à une pratique rare sur plexiglas, des couleurs à gogo, des portraits touchants et une maîtrise technique bluffante. Lire en page 31

## Entrez dans ses mondes...

**TÉLÉVISION** Un portrait intimiste de Philip K. Dick, père de *Blade Runner*, sur ARTE.

Un documentaire consacré à l'écrivain américain de science-fiction, Philip K. Dick, diffusé ce soir, 34 ans jour pour jour après sa disparition, dresse un portrait intimiste du père de *Blade Runner*, nourri de nombreux témoignages, dont celui de son psychothérapeute. «Phil prétendait venir de notre futur essayant de réparer quelque chose qui s'était produit dans le passé», se souvient sa quatrième et dernière épouse Tessa Dick, dans *Les Mondes de Philip K. Dick*, documentaire de Yann Coquart et Ariel Kyrrou.



On y découvre des images rares de l'écrivain, auteur d'une quarantaine de romans de science-fiction (*Confession d'un barjo*, 1975), et plus de

120 nouvelles (*Total Recall*, *Minority Report*), filmé lors d'un séjour en France en 1977 à l'occasion d'une conférence, devenue culte. Ce fut son unique voyage en dehors du continent américain. Le cinéma hollywoodien s'est emparé de certaines de ses œuvres, comme Ridley Scott et de son roman mythique *Blade Runner* (*Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques?*, son titre original).

### Paranoïaque ou prophète

On lui doit l'émergence au cinéma du genre «Tech noir» comme *Matrix* ou *Terminator*, où la technologie est «une force obscure qu'il faut combattre», souligne son biographe Gregg Rickman, réalisateur en 1981 d'un entretien radiophonique fleuve avec le maître de la science-fiction. La science-fiction était encore un genre mineur en littérature, mais Philip K. Dick avait commencé à en écrire dès le lycée. «Je lisais de la science-fiction depuis mes 12 ans, j'étais complètement accro, j'adorais ça, raconte Philip K. Dick dans cet entretien. Je lisais aussi ce que lisaient les intellos de Berkeley comme Proust et Joyce, je naviguais donc dans

deux mondes qui normalement n'interfèrent pas.»

Il puisait sa matière narrative dans les sciences, la technologie, les religions, la philosophie. «En fait, ce que je percevais, c'était un monde métaphysique, poursuit l'écrivain à la voix grave, un royaume invisible composé de choses à moitié cachées aux pouvoirs surnaturels.» Son œuvre a pris place parmi celles des plus grands auteurs de SF : George Orwell, Isaac Asimov..., souligne le documentaire.

En 2015, la chaîne américaine Fox a diffusé une toute nouvelle série adaptée de *Minority Report* - Steven Spielberg en a donné sa version au cinéma en 2002 avec Tom Cruise - tandis qu'Amazon en a créé une autre tirée de son roman *Le Maître du haut châtea* (1962). «Philip K. Dick n'avait pas le côté rationnel du prospectiviste Arthur T. Clarke, qui a inspiré Stanley Kubrick pour *2001 Odyssée de l'espace*», a expliqué Ariel Kyrrou, coauteur du documentaire et essayiste. Il s'emparait de «signaux faibles» qu'il percevait puis les amplifiait. «Il exagérait en permanence. Par exemple, s'il lisait un article sur le réchauffement de la planète, il tirait une fiction dans laquelle la

température montait à 80 °C», précise Ariel Kyrrou.

Pour l'écrivain, toute certitude était bâtie sur du sable. La technologie, la surveillance généralisée, la réalité virtuelle, la robotique nourrissaient ses angoisses et sa fiction. «Savait-il qu'il nous avertissait ou était-il une sorte d'oracle?», s'interroge l'un de ses biographes Anthony Peake. «Il était paranoïaque à des degrés très variables, selon les moments», affirme le documentariste, mais «sa dystopie, son utopie négative, a eu la vertu d'un lanceur d'alerte.»

Comme un personnage de ses propres romans, il effaçait les frontières ténues qui, parfois, séparent la réalité de l'imaginaire, le présent du futur. «Je me demandais s'il testait une nouvelle intrigue sur moi ou peut-être était-il vraiment fou...», s'amuse Barry Spatz, son psychothérapeute, qui ne le considérait pas comme un paranoïaque même s'il était «très soupçonneux». «Ce n'est pas parce que je suis paranoïaque que vous ne voulez pas ma peau», disait-il souvent, cité par sa femme.

*Les Mondes de Philip K. Dick*, ce soir à 22 h 40 sur ARTE.



Chaque jour, jusqu'à dimanche, *Le Quotidien* évoque dans ses pages le Luxembourg City Film Festival. Découvrez aujourd'hui la critique de *Sunset Song*, un retour sur la soirée dédiée aux courts métrages luxembourgeois ainsi que d'autres propositions filmiques à découvrir. Lire en page 32

### Petite Room et grand choc

*Room*, film choc de Lenny Abrahamson inspiré des récentes affaires de femmes kidnappées, qui a valu l'Oscar de la meilleure actrice à Brie Larson, arrive en salles. Lire en page 30

### Sacré lifting!



Fatigué, le fameux et très fréquenté Grand bazar d'Istanbul est en quête de rénovation. Lire en page 36

### George Kennedy n'est plus là pour sauver la reine

L'acteur américain George Kennedy, récompensé d'un Oscar pour son rôle dans *Luke la main froide* (1968) et célèbre pour ses apparitions dans les films *Y a-t-il un flic...?* - pour son rôle d'Ed Hocken, policier emporté aux côtés de Leslie Nielsen - s'est éteint dimanche à l'âge de 91 ans. Il a joué dans plus de 200 films et séries télé, dont la saga *Dallas*. Cet acteur de 1,93 m a joué les durs, souvent dans des seconds rôles aux côtés de Frank Sinatra, Cary Grant, Gregory Peck, James Stewart, Robert Mitchum ou encore Clint Eastwood.

### Les Stones à Cuba

Les Rolling Stones vont se produire à Cuba pour la première fois le 25 mars lors d'un concert gratuit à La Havane. Le concert aura lieu au complexe sportif Ciudad Deportiva et s'inscrit dans le cadre de la tournée latino-américaine «Latina Olé Tour» du groupe. Depuis l'annonce historique fin 2014 du dégel entre Cuba et les États-Unis, des artistes américains et internationaux ont effectué des séjours sur l'île, comme Katy Perry et Rihanna.

# Révélateur d'âmes

**EXPOSITION** Portraits tourmentés et paysages apaisés. Les peintures figuratives de l'Américain H. Craig Hanna, véritable maître du dessin, donnent le tournis au MNHA. À découvrir d'urgence!

C'est un «coup de cœur» que présentera demain le musée national d'Histoire et d'Art à travers une cinquantaine d'œuvres aux effets de couleur et de composition saisissants, jouissant notamment d'une technique avant-gardiste (peinture sur plexiglas). H. Craig Hanna, un ingénu dévoilant une nouvelle facette de la peinture figurative contemporaine.

De notre journaliste  
Grégory Cimatti

La beauté happe quiconque passe devant elle pour ne plus le lâcher. Malgré cette douleur sourde qui la caractérise, elle rayonne d'un charme tout en retenu, tout en pudeur. Elle rappelle, dans sa posture quasi biblique, les lignes géométriques de Léonard de Vinci, tout en évoquant les corps meurtris chers à Lucian Freud. Une boule de chair à vif intitulée avec justesse *Grace*. «C'est une vraie Pietà! À chaque fois que je la vois, j'ai les larmes qui me viennent», bondit Laurence Esnol à propos de cette toile addictive. Sa galerie parisienne, elle, s'est assurée, maligne, l'exclusivité de son auteur génial.

Cet ingénu, c'est H. Craig Hanna, né en 1967, discret Américain qui découvre là le Luxembourg et les «charmes» du MNHA. «C'est un superbe musée!», lâche cet artiste qui, entre Londres et Paris, revisite l'histoire de la peinture européenne avec l'œil d'un maître-dessinateur et la singularité d'un artiste de son temps. Son autoportrait est, à plus d'un titre, révélateur de sa démarche. Il est nu, au premier plan, comme un enfant qui doit tout apprendre, et autour de lui sont représentées la technique et les conventions artistiques : palette, chevalet, toiles pots de peinture et reproductions de maîtres. Serait-il le résultat de «600 années de traditions», comme il le rappelle?

Ce qui est sûr, c'est que l'histoire s'invite dans son œuvre, lui qui s'est forgé au Louvre et à Florence, notamment : on y trouve des influences avec la tradition des Maîtres Anciens, mais aussi d'autres, plus modernes. Chez lui, Le Titien, Rembrandt, Vélasquez côtoient Klimt, Schiele, Bacon, Freud, mais aussi Bonnard ou Vuillard et même le dessinateur Enki Bilal, à travers des toiles aux proportions généreuses. Un peu comme des aquarelles qui auraient été agrandies, dans un chaos et un hasard maîtrisés. «Ça me permet de jouer avec mes peintures, et de prendre du plaisir», soutient l'artiste, «sensible et délicat», du bout des lèvres.

## » Avec distance et respect

L'accrochage d'une cinquantaine d'œuvres emblématiques de l'évolution de H. Craig Hanna au cours de ces dernières années, donne à découvrir une nouvelle facette de la peinture figurative contemporaine. Ici, les croquis et dessins conduisent à la peinture à huile, qui elle-même amène vers une technique avant-gar-



Laurence with Blue Glove (2012) et Portrait of Simon in a Vintage Suit (2013) : deux œuvres à la beauté troublante.

diste, celle du plexiglas. «J'arrivais à mes limites, et je trouvais que mon travail n'était pas assez "moderne". Je savais qu'il fallait trouver un procédé qui rende la peinture visuellement différente», explique-t-il. Ainsi, après le bois, le plexiglas va le combler. «Pour l'effet rendu et cette quête de modernité, c'était le mieux!» Ainsi, ses portraits – de modèles professionnels, de danseurs, comme d'inconnus rencontrés dans la rue – semblent vouloir s'affranchir du cadre et s'élever vers d'autres horizons, comme H. Craig Hanna le fait quand il se perd dans la nature et ses soubresauts.

«J'aime alterner les figures et les paysages», précise l'artiste. Passer, en somme, du tourment des corps à l'apaisement de la nature, son entourage confiera que ses vertes excursions sont «thérapeutiques». Au MNHA, toutefois, l'essentiel des œuvres présentées s'attache à cette vulnérabilité de la condition humaine, ces visages aux couleurs folles, ces chairs exacerbées, le tout, sans aucune mise en scène, ou très peu,

comme ce tableau (*Arrangement of Dancers*) où, fait rare chez H. Craig Hanna, plusieurs personnes partagent la surface. C'est justement cette toile, d'un beau gabarit, qu'a acheté le MNHA pour garnir sa collection.

Les autres portraits, plus ou moins grands, plus ou moins garnis, relatent d'une esthétique exceptionnelle. L'artiste, toujours à la recherche du beau, ne se cache pas pour autant derrière. Lui, dit-il, désire «la vérité», plus que tout. «Quand je passe six heures avec un modèle, je vois en lui.» Tel un attrapeur d'âmes, il peint ce qu'il voit à l'intérieur, «avec distance et respect». Des toiles brutes, dépouillées de tout calcul. Des émotions pures qui captent les énergies sans faire de détour par le cérébral. Des regards hypnotiques. Des corps troublants. Tout l'impact du travail d'un homme parmi les hommes, qu'il sait si bien magnifier.

Musée national d'Histoire et d'Art - Luxembourg.  
Vernissage demain à 18 h 30.  
Jusqu'au 26 juin.

## Joseph Kutter à l'honneur

À l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Joseph Kutter (1894-1941), le MNHA rend hommage au plus illustre artiste luxembourgeois du XX<sup>e</sup> siècle. À travers les portraits, les paysages et les natures mortes actuellement exposés, il est possible de suivre l'évolution picturale de l'un des plus importants expressionnistes de l'entre-deux-guerres qui, grâce à son talent, interprète et intègre les différentes influences artistiques de son époque (Cézanne, Vlaminck, Permeke...). D'emblée, pour cette exposition «quasi permanente», dixit l'organisation, on tombe sur deux grands panneaux réalisés par l'artiste – l'un des cofondateurs de la «Sécession luxembourgeoise» en 1927 – dans le cadre de l'Exposition universelle de Paris en 1937. Du Grand-Duché aux Pays-Bas en passant par l'Italie, de l'expressionnisme allemand à l'art français et belge, on découvre un peintre qui sait se remettre en question. Ses dernières œuvres, elles, s'orientent vers quelque chose de plus sombre et des traits plus épais, comme pour mieux souligner sa maladie qui le travaille. Preuve de cette lutte organique : ce clown triste, sorte d'autoportrait d'un artiste en souffrance. La visite s'achève sur deux œuvres importantes, présentes au MNHA grâce à une généreuse donation de la part de la famille Fischer à Luxembourg. Il s'agit du tableau montrant la *Statue de saint Jean Népomucène* à Luxembourg, de Joseph Kutter, et du *Portrait d'Elisabeth Kehler*, épouse de l'artiste, de Reginald Bottomley (1856-1933). À présent, riche de plus de 80 œuvres, la collection du MNHA offre un bel aperçu de la carrière de Joseph Kutter.

«Joseph Kutter (1894-1941)»  
Musée national d'Histoire et d'Art - Luxembourg.  
Vernissage demain à 18 h 30. Jusqu'au 26 mars 2017.

## VERBATIM

L'Académie devrait avoir honte. C'est clair comme le nez au milieu de la figure que "Sly" a gagné. C'est totalement des conneries d'Hollywood (...) Mark Rylance n'a même pas réussi à se peigner pour l'amour de Dieu (...) Mon frère, lui, a créé deux icônes américaines en 40 ans!

(Frank Stallone, le frère de Sylvester, a très, très mal pris que son frère soit, une nouvelle fois, doublé aux Oscars par le Britannique Mark Rylance – pour le film *Bridge of Spies* – et s'est fâché sur Twitter.)

## La guerre des Kylie

Quand la jeune starlette de télé-réalité Kylie Jenner a voulu enregistrer son prénom comme marque déposée aux États-Unis, son homonyme australienne Kylie Minogue a riposté en vantant la longévité de sa notoriété dans la chanson. Cette dernière, bientôt cinquagenaire, a connu le succès bien avant la naissance de Kylie Jenner, benjamine de la fratrie Kardashian-Jenner, mise en scène à la télévision américaine. Les agents de Kylie Jenner, touche-à-tout qui s'est lancée dans la mode à tout juste 18 ans, avaient demandé, en août, au Bureau des brevets et des marques américaines, l'enregistrement du prénom «Kylie» en majuscules, pour utiliser cette marque à des fins publicitaires. Des représentants de Kylie Minogue, rendue célèbre avec le titre *The Loco-Motion* en 1987, ont déposé un recours devant cette même autorité la semaine dernière. Ils rappellent que la chanteuse australienne aux 80 millions de disques écoulés avait enregistré dès 1996, à l'aube d'internet,

le nom de domaine www.kylie.com. Par ailleurs, avancement, l'expression «L'effet Kylie» s'était répandue dans la culture populaire au milieu des années 2000, lorsque la chanteuse, aujourd'hui âgée de 47 ans, avait rendu public son cancer du sein, incitant les femmes à se faire dépister. Le camp Minogue a tenté de décrédibiliser la jeune starlette, assurant que Kylie Jenner était surtout connue pour «son exhibitionnisme photographique et ses publications controversées» sur les réseaux sociaux. «Kylie Jenner est une personnalité de télé-réalité de seconde zone qui est apparue dans la série *L'Incroyable Famille Kardashian* (*Keeping Up with the Kardashians* en VO) aux côtés de ses demi-sœurs Kim, Khloé et Kourtney», résume leur texte. Selon eux, la marque «KYLIE» pourrait porter préjudice à la chanteuse australienne qui a déjà commercialisé plusieurs produits – dont des parfums, des bijoux, de la musique – sous le nom «Kylie».

Photos : ©laurence esnol gallery